

Cahiers de géographie du Québec

Bouchard, Gérard et Segalen, Martine, eds (1997) *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*. Sainte-Foy, PUL, 353 p. (ISBN 2-7637-7531-4) et à Paris, La Découverte (ISBN 2-7071-2732-9).

Fernand Grenier

Volume 43, Number 119, 1999

URI: id.erudit.org/iderudit/022836ar
<https://doi.org/10.7202/022836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN 0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, F. (1999). Bouchard, Gérard et Segalen, Martine, eds (1997) *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*. Sainte-Foy, PUL, 353 p. (ISBN 2-7637-7531-4) et à Paris, La Découverte (ISBN 2-7071-2732-9).. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(119), 357–358. <https://doi.org/10.7202/022836ar>

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

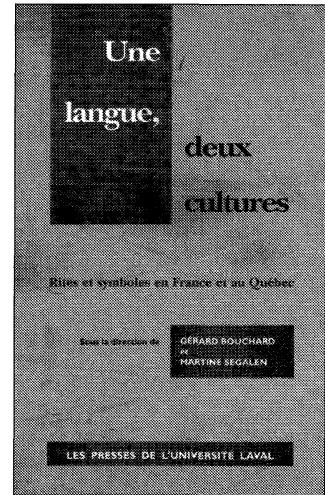
The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The letter "é" has a distinctive red accent mark above it.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

BOUCHARD, Gérard et SEGALEN, Martine, éd(s) (1997) *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*. Sainte-Foy, PUL, 353 p. (ISBN 2-7637-7531-4) et Paris, La Découverte (ISBN 2-7071-2732-9)

Ce collectif est l'œuvre de seize spécialistes de sciences humaines, neuf du Québec et sept de France, se rattachant aux études de populations, à l'ethnologie, à la sociologie, à l'anthropologie et à l'histoire. La provenance universitaire des chercheurs ne manque pas d'intérêt. Du côté français, on note Nanterre, Paris, Aix-en-Provence et Toulouse. Du côté québécois : Chicoutimi, Laval et Trois-Rivières.



Réuni en colloque à Paris, en octobre 1995, ce groupe de savants a voulu mieux comprendre le sens profond des rites, leur apparition, leur transmission, leur résistance à la mobilité des populations et aux changements sociaux. Centrée sur la période antérieure à 1960, « celle qui précède les grandes transformations qu'a connues le milieu rural tant en France qu'au Québec », écrit-on dans l'introduction, la démarche se veut comparative de dynamiques culturelles fort différentes entre les deux pays, en dépit d'un tronc linguistique en principe commun et d'un peu plus d'un siècle de relations coloniales d'Ancien Régime.

Des seize chapitres, dix se penchent sur le mariage, les noces et les rituels matrimoniaux. Certains chapitres élargissent quelque peu le propos annoncé dans l'introduction : le septième s'intitule « Comment se marier en 1995? Nouveaux rituels et choix sociaux »; le onzième est consacré au mariage protestant dans la province du Poitou; le treizième va même jusqu'à traiter du mariage des Européens catholiques d'Algérie, de 1926 à 1943. S'il existe des traits communs découlant de la nature même du fait matrimonial, il va de soi que les contextes sociaux, religieux, juridiques, culturels et économiques propres à chaque pays prennent presque toujours le dessus sur la comparaison systématique des rituels et des symboles.

Deux chapitres particulièrement intéressants portent sur les pratiques thérapeutiques et s'appuient sur une documentation exceptionnellement riche : plus de 4000 recettes proviennent des Archives de folklore de l'Université Laval, environ 6000 recettes sont glanées dans les travaux de folkloristes français. En raison cependant de la grande disparité entre les deux corpus, il a fallu faire preuve d'astuce méthodologique pour esquisser une véritable comparaison. Les pratiques thérapeutiques québécoises seraient plus « naturelles » que les françaises, ces dernières faisant davantage recours au surnaturel.

Pour intéressant qu'il soit, le chapitre sur l'« héritage linguistique commun » ne semble se rattacher que de très loin à l'étude comparée des rites et des symboles. Après un rappel de diverses opinions sur la formation initiale du français

québécois : patois ou français populaire, langue maritime, importance de l'apport percheron, français parisien, Thomas Lavoie exploite encore une fois quelques exemples dialectologiques qui illustrent aussi bien des recouvrements que des écarts phonétiques et de vocabulaire. Achievant son exposé par des considérations sur la norme linguistique, il conclut ainsi : « le français du Québec, dans de nombreux domaines, a innové et s'est adapté à cette situation nouvelle d'une langue, longtemps privée de sa source d'enrichissement et toujours aux prises avec une langue extrêmement dominante qui l'a toujours enrichie — appauvrie diront certains — et qui menace inlassablement sa survie. » On comprend la difficulté des Québécois à exporter les produits de leur culture dans leur propre langue. Heureusement, la connaissance du français standard en fait souvent de « parfaits bilingues », ce qui est loin d'être le cas des Français!

Regroupés dans une cinquième partie de l'ouvrage sous la rubrique « Regards épistémologiques », deux textes traitent de la tradition, du folklore et du cas particulier du conte canadien-français. La matière de ces deux chapitres est fort riche et il serait certes un peu risqué de vouloir la résumer dans ce compte rendu. L'année charnière sur laquelle tout semble s'articuler est 1937, avec la tenue, à Québec, du deuxième Congrès de la langue française au Canada et, à Paris, du premier Congrès international de folklore. Luc Lacourcière, de formation littéraire, termine cette même année un stage d'enseignement à Porrentruy (Suisse) où il a fait notamment la découverte de l'œuvre romanesque de Ramuz et des travaux de Van Gennep. Influencé par Marius Barbeau, il entreprendra ses travaux de terrain et sera recruté à l'Université Laval, cours d'été et Faculté des lettres, grâce à l'intelligence perspicace d'Alphonse-Marie Parent. En raison de la guerre, Lacourcière développera des rapports assez suivis avec des collègues américains et, dans l'après-guerre, les correspondances de Varagnac auront peu de suite du côté français et européen. Cela viendra plus tard, notamment avec Paul Delarue et Geneviève Massignon. Les Archives de folklore de l'Université Laval deviendront rapidement le plus important conservatoire québécois de chansons, contes, légendes et autres types de traditions populaires. Sur le plan de l'enseignement, on parlera plutôt d'ethnographie traditionnelle. L'article de Vivian Labrie accorde une grande importance à la carrière de Lacourcière, non sans lui reprocher un « perfectionnisme » qui aurait ralenti certains projets et conduit à l'abandon de plusieurs autres. C'est à lire!

Comment, et pourquoi, choisissait-on les prénoms des garçons au Saguenay entre 1880 et 1970? C'est l'objet d'un chapitre dont le rattachement à la problématique des rites et des symboles ne s'impose pas d'emblée. Grand-père/père/petit-fils, parrain/filleul, calendrier liturgique, mode et fantaisie : tels sont les principaux modèles de prénomination. Sur le plan socioculturel, le prénom a-t-il été un mode d'individualisation ou d'intégration? Et qu'en est-il de la prénomination des filles? Elles aussi « mériteraient d'être examinées attentivement », peut-on lire dans la conclusion.

La juxtaposition des copieuses études que renferme cet ouvrage révèle, somme toute, un assez faible indice de science comparative. Le colloque aura sans doute permis aux chercheurs d'ajuster leur tir sur le plan épistémologique. Dans cette publication, cependant, ne paraissent absolument pas les réparties, les critiques,